

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2016)
Heft: 3

Artikel: La bataille de Crète, 1941
Autor: Vautravers, Alexandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-781418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Parachutistes

La bataille de Crète, 1941

Lt col EMG Alexandre Vautravers

Rédacteur en chef, RMS+

Il y a 75 ans, entre le 20 mai et le 1^{er} juin 1941, a eu lieu la bataille de Crète. Les Alliés ont perdu 4'123 morts et 17'479 prisonniers, 18 navires de guerre dont un porte-avions et 2 cuirassés, ainsi qu'un bastion important en Méditerranée. Quant aux Allemands, avec 1'915 morts, 1'759 portés manquants et plus de 2'000 blessés, sans oublier 284 avions détruits ou inutilisables, ils ont perdu en seulement 11 jours un corps d'armée parachutiste, la fine fleur de ses troupes d'élite.

L'assaut depuis les airs

En avril 1940, la Luftwaffe dispose de 4'000 parachutistes. Quatre compagnies seulement sont engagées en Norvège, à Oslo et Stavanger, avec un grand succès. En mai, sur 12'000 parachutistes disponibles, seule la moitié peut être transportée et atteindre ses objectifs : les ponts sur la Meuse, Waal et Lek. Les pertes sont élevées : 1'200 soldats sont faits prisonniers aussitôt. L'aérodrome d'Ypres ne peut être pris et le gouvernement néerlandais, ainsi que la famille royale, parviennent à s'échapper en Angleterre. Les combattants ont manqué de munitions au bout de quelques heures. Et seules les unités tenant les ponts et ayant été rejointes par la 9. Panzerdivision dans les 24 heures ont véritablement pu atteindre leur objectif.

A la faveur de ces expériences, la division parachutiste qui compte trois régiments durant la campagne de France, en reçoit un quatrième. Un bataillon d'assaut, transporté à bord de planeurs, devient un régiment supplémentaire. Les compagnies d'appui sont transformées en bataillons. Le tout forme, début 1941, un corps d'armée –le XI. Fliegerkorps- comprenant ses propres appareils de transport, d'appui aérien rapproché, ses éléments d'appuis et sa propre logistique.

En Grèce, durant l'opération MARITA, les trois bataillons du Fallschirmjäger Regiment 2, renforcée par une compagnie de pionniers d'assaut débarqués de planeurs, est parvenu à prendre les deux rives du canal de Corinthe. Le pont qui devait être tenu par les parachutistes a

Le 3^e régiment de parachutistes saute sur la baie de Souda, près de La Canée. Au total, 30 Junkers 52 de transport sont abattus durant l'assaut du 20 mai, soit un cinquième de la flotte. La disponibilité des avions et les limites tactiques ou encore logistiques vont empêcher de déployer les forces prévues le premier jour.

cependant explosé. Mais les Britanniques n'ont pas été en mesure d'utiliser ce terrain fort pour y erriger une ligne de défense. Ils ont par ailleurs perdu de nombreux prisonniers.

En Crète, d'un côté, l'Allemagne peut s'enorgueillir du fait que pour la première fois, une bataille voire un territoire va être conquis depuis les airs. L'*Auftragstaktik* c'est-à-dire l'initiative, l'expérience et la motivation des cadres, renforcées par les succès scandinaves et des Pays-Bas, sont incontestés. La qualité des soldats d'élite et leur abnégation ne fait aucun doute, pas même chez leurs adversaire. Enfin, le concept d'un « corps d'armée aérien » démontre sa grande souplesse. Mais la victoire à la Pyrrhus s'explique par le fait que la machine de guerre de l'Axe montre ici ses limites, après deux années de « guerre éclair. »

Opération MERKUR

L'opération est menée de façon directe en deux vagues, contre les principales villes de Crète, au Nord de l'île : Kastelli et Malémé à l'Ouest, La Canée, Rethymnon au centre, enfin Héraklion à l'Est. A cette fin, trois groupes sont formés :

A l'Ouest, sous le commandement direct du général Meindel, la moitié du I. ainsi que les les II., III. et IV. bataillons du Sturmregiment amenés à pied d'œuvre en planeurs. Ils doivent être les premiers au sol. Ceux-ci doivent être appuyés par une compagnie de DCA et une compagnie antichars. Ceux-ci doivent se saisir immédiatement des infrastructures portuaires et aéroportuaires de la pointe occidentale de l'île, afin de permettre le renforcement des parachutistes par la mer. Au centre, une première vague formée de la seconde moitié du I./Sturmregiment, avec les I., II. et III. bataillons du Fallschirmregiment 3 commandés par le colonel Heidrich. Ils sont appuyés par le bataillon de Génie. Leur mission est de s'emparer de la grande agglomération allant de La Canée à La Soude. Ici doivent se trouver, en principe, les



Un para veille aux côtés de son planeur DFS230. La photo a été prise plusieurs heures après l'arrivée, car le Sturmregiment a subi des pertes considérables lors de son assaut.



Les parachutistes se sont regroupés et tentent d'établir le contact au moyen de radios VHF. On voit au centre de l'image un des conteneurs à roulettes dans lesquels le matériel est largué.

principales infrastructures défensives des Alliés, qu'il s'agit d'isoler en coupant la péninsule d'Akrotiri.

Toujours au centre, une seconde vague prévue en début d'après-midi doit s'emparer de Rethymnon, conduite par le colonel Sturm. Celle-ci comprend deux bataillons, les I. et III./Fallschirmregiment 2, ainsi qu'une compagnie de DCA et une compagnie de canons antichars.

Enfin le groupe Est, sous le commandement du colonel Brauer, doit prendre la ville d'Héraklion dans l'après-midi. Elle dispose pour cela de quatre bataillons : l'entier du Fallschirmregiment 1, ainsi que le II./Fallschirmregiment 2, appuyé par une compagnie de DCA.

L'assaut du 20 mai est un semi-échec. La première vague d'assaut, à l'Ouest, subit des pertes supérieures à 50 %. De très nombreux cadres sont blessés ou hors de combat. Le travail de renseignement et de planification laisse tellement à désirer qu'une compagnie entière se noie après avoir été larguée sur un lac... qui sur la carte avait été pris par mégarde pour un terrain plat. Une fois au sol, les unités comptent de très nombreux blessés dont il faut s'occuper, car ils ne peuvent être évacués. Les commandants peinent à retrouver leurs unités. Celles-ci sont souvent isolées ou incapables de se déplacer en raison des tirs nourris.

C'est seulement le matin du 21 mai que des attaques coordonnées ont lieu pour prendre le terrain d'aviation de Malémé. A partir de 8h00 du matin, les Junkers 52 commencent à s'y poser, malgré les tirs et les carcasses d'avions endommagés. Ce sera l'élément décisif qui permettra de débarquer des renforts, des munitions. Quelques heures plus tard, deux compagnies de parachutistes sont enfin en mesure de prendre la cote 107, qui domine l'aérodrome de Malémé – et découvre que ces positions viennent d'être abandonnées.

A La Canée, l'assaut des planeurs est un échec. Les parachutistes sont dispersés et font face à une résistance très forte, qui tiennent les villages et les rues de la capitale. Des renforts britanniques sont acheminés sur place et sont en mesure, le 22, de mener une contre-attaque efficace.

Sans effet de surprise, l'après-midi, les avions de transport et les parachutistes manquent Rethymnon mais concentrent leurs attaques sur Stavromenos et son aérodrome, à 9 km plus à l'Est. Les contre-attaques répétées des britanniques, appuyés par des chars, ont durablement empêché les Allemands d'atteindre leur objectif.

A Heraklion, les langages manquent complètement leur cible. L'opposition est très forte et il faut attendre le 22 pour que des renforts parviennent à entrer dans la ville, après plusieurs tentatives d'infiltration infructueuses.

C'est seulement à partir du 24 mai que les renforts allemands commencent à arriver en nombre : principalement les fantassins de la 5^e division de montagne, arrivant par les airs et par des convois maritimes. En trois jours, la poussée allemande fait refluer les troupes britanniques qui se replient en direction du sud, par les montagnes. Elles embarquent le 30 mai pour gagner l'Afrique du Nord.

Renseignement

Lors de la guerre d'Espagne, de la campagne de Norvège ou encore de l'invasion de la France, l'armée allemande pouvait s'appuyer sur un réseau d'espions et de sympathisants locaux, d'une part, ainsi que sur des moyens d'exploration aérienne et terrestres exceptionnels. Pensons ici au « crayon volant » Dornier 17, si rapide qu'il ne pouvait être intercepté par la chasse française.

Or durant l'opération MARITA, les unités d'exploration sont confrontées à un terrain fortement compartimenté, à l'incapacité de s'écarter des routes, à la barrière de la langue, à l'absence de cartes, à la multitude d'îles. Les explorateurs n'avancent guère plus vite que les formations de combat. La situation n'est pas meilleure dans le ciel : la Luftwaffe opère de façon éparpillée depuis des terrains rudimentaires. Les communications sont inadéquates. D'ailleurs, l'exploration et le renseignement manquent à tous les échelons : les régiments parachutistes ne disposent d'aucune formation de reconnaissance organique.

De leur côté, les Britanniques exploitent pour la première fois les renseignements des machines Enigma allemandes. L'attaque n'est donc pas une surprise pour les Alliés.

Planification

Les troupes britanniques en Grèce n'ont pas fui devant les Allemands. Elles ont combattu avec acharnement et se sont repliées en bon ordre. Alors que les planificateurs allemands s'attendent à affronter 6 à 12'000 adversaires en Crète, en réalité les défenses sont considérables : le général néo-zélandais Freyberg est ainsi parvenu à concentrer sur une île de 260 par 60 km 15'000 Britanniques, 11'451 soldats grecs, 7'100 Australiens et 6'700 Néo-zélandais. Ceux-ci disposent d'artillerie et même de chars. Ils ont eu le temps de renforcer leurs positions. Et ils n'ont aucune intention de battre en retraite au premier coup de feu.

Face à cela, les Allemands allignent au total 29'000 combattants en Grèce. Ils disposent de régiments motorisés, de bataillons de canons d'assaut et de régiments d'artillerie - mais d'aucun moyen pour les transporter jusqu'en Crète. Ainsi, c'est le corps aéroporté du général Kurt Student qui se lance dans cette bataille. C'est une question d'honneur pour les parachutistes et la Luftwaffe, qui vient de perdre la bataille d'Angleterre. Les plans seront donc très sommaires, afin de convaincre les Forces terrestres que cette opération a une chance. L'adversaire est ainsi grossièrement sous-estimé. Le plan ne prévoit aucun effort principal. Les objectifs sont beaucoup trop ambitieux pour le premier jour. Et il leur en coûtera cher.

Mer

La planification et l'action allemande sous-estiment totalement la guerre navale. Ainsi même si les pertes britanniques sont élevées, ils parviennent à évacuer leurs unités. Ils sont également capables d'appuyer leurs forces par les tirs de croiseurs. Et ils sont en mesure de tenir à distance, ou d'envoyer par le fonds les renforts allemands et italiens qui s'embarquent sur des navires de pêche dans le but de gagner Kastelli.

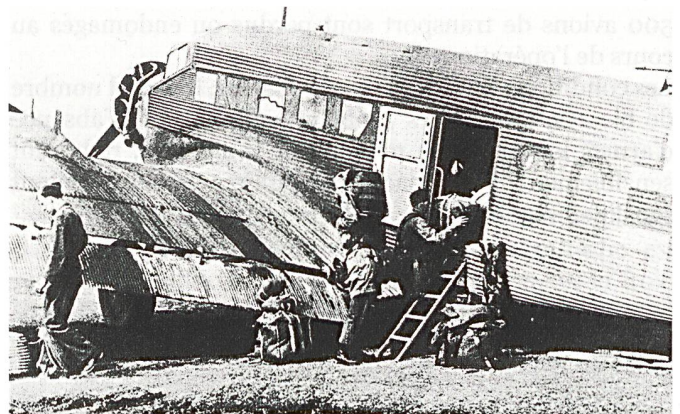
Conduite

Une fois les parachutistes à terre, il n'y a guère moyen de communiquer sauf par estafette ou par radio à ondes courtes - dont la portée n'est que de quelques km. Or dans le contexte de la Crète, les radios sont inefficaces : le commandement du XI. Fliegerkorps est encore en Grèce, dont le point le plus au sud est à environ 160 km du point le plus au nord de l'île. Athènes est à 300 km et sans relais ou sans radio à ondes longues, toute liaison est impossible. Il faudra donc un jour et demi avant que l'état-major soit en mesure d'établir le contact avec les têtes de point. Et si évidemment des estafettes sont engagées, dans un terrain montagneux, coupé et découvert, c'est avec des pertes et des délais considérables ; le morcellement des formations, chaque régiment ayant reçu un objectif distinct et distant de 10 à 40 km de son voisin, ne facilite pas l'appui mutuel. Dès les premières heures de l'assaut, un grand nombre de cadres sont blessés ou manquants. Ne disposant guère de communications et d'aucune mobilité, les unités sont vouées à combattre pour leur propre survie. Les actions sont peu coordonnées. Les succès tactiques sont rares.



Ci-dessus : Vol en formation serrée de Junkers 52.

Ci-dessous : Chargement des paquets en Grèce, à bord d'une machine du KGrzvb V2.)



Ci-dessus : Une équipe prête à embarquer en Grèce. Le Ju 52 peut emporter 13 parachutistes totalement équipés, ainsi que 4 conteneurs d'armes et de matériels.

Ci-dessous : Le même appareil peut emporter jusqu'à 17 soldats à son bord. Ici, des fusiliers de montagne qui débarquent en grand nombre à partir du 22 mai à Malémé.



Logistique et autonomie

A l'exception du régiment d'assaut, qui dispose de planeurs et peut emporter des armements « lourds » à l'instar de canons antichars, les chasseurs parachutistes ne peuvent emporter d'armes sinon un pistolet et un couteau. Les fusils et les armes automatiques, y compris les munitions, sont parachutées dans des conteneurs qu'il faut ensuite récupérer à terre.

En raison de l'incapacité à réemployer les planeurs et de la charge limitée des Junker 52, sans parler de leur forte attrition au cours de la bataille, un grand nombre des unités d'appui –notamment les lance-mines– restent l'arme au pied sur le continent et ne peuvent prendre aucune part aux opérations. Un tiers des parachutistes est ainsi mis hors jeu. Et plus de la moitié des quelque 500 avions de transport sont perdus ou endommagés au cours de l'opération.

Les conditions rocailleuses et la chaleur, le grand nombre de blessés, posent des problèmes insolubles. L'absence d'armes lourdes et le manque de munitions, réduisent sensiblement les capacités militaires et augmentent sensiblement les pertes.



Ci-dessus : Les généraux Kurt Student et Julius Ringel, commandant respectivement le XI. Fliegerkorps et la 5. Gebirgsdivision. Le premier est à l'origine de la planification MERKUR.

Ci-dessous : Le PAK 36, un canon antichar de 37 mm. Le dernier homme porte une caisse à munitions. Il pouvait être amené par planeur ou même largué sous trois parachutes. Seuls quelques exemplaires étaient disponibles durant l'opération MERKUR.



La riposte alliée

Le renseignement, les préparatifs de combat et logistiques des Alliés étaient sensiblement meilleurs que ceux des assaillants. La « creforce » du général Freyberg compte de nombreuses unités aguerries et des troupes d'élite. L'effort principal de la défense mis à l'Ouest est correct. L'alarme lors de l'assaut et les ripostes locales et limitées, ordonnées par les commandants de bataillons ou de régiments, sont redoutablement efficaces – même si celles-ci ne sont pas décisives et poussées jusqu'au bout. Car les chefs britanniques voient, chaque six heures, de nouveaux parachutages être effectués ; à cela s'ajoute la peur d'un débarquement maritimes ; et la situation est confuse jusqu'au 22 mai où des contre-attaques coordonnées sont lancées afin de rejeter les Allemands à la mer.

Dans un terrain coupé et montagneux, où la végétation est souvent clairsemée, l'importance du camouflage et des tireurs d'élite, néozélandais et australiens, a infligé des pertes terribles aux assaillants. De manière générale, le combat retardateur des troupes alliées a été très efficace, de même que les contre attaques lorsque celles-ci ont impliqué des forces supérieures à un bataillon, appuyé par des armes lourdes : pièces d'artillerie et canons de DCA.

Epilogue

Les combats de Crète démontrent l'importance du renseignement et la complexité des opérations aéroterrestres. Le taux de pertes terriblement élevé marque la fin des opérations aéroportées de la Luftwaffe. Ainsi même si l'île de Malte est plus petite, défendue par moins de soldats britanniques, une invasion par les airs n'est jamais réellement envisagée.

Les formations parachutistes disposent d'un armement trop léger pour être en mesure de prendre des positions défendues. Elles ont employé avec succès des ruses de guerre et la confusion chez l'adversaire (en utilisant des radios prises à l'ennemi, en communiquant au moyens de drapeau).

Dès 1942, les unités parachutistes seront dispersées et organisées de manière similaire aux formations de la Heer. Elles recevront des armements plus lourds – notamment antichars. Certaines seront motorisées, ou collaboreront de manière étroite avec des unités blindées.

Les combattants des deux camps ont fait de nombreux prisonniers et ont respecté, entre eux, les principes du droit international humanitaire. Il n'en va malheureusement pas de même vis-à-vis de la population civile. Dès les premières heures de l'assaut, des soldats allemands se font en effet prendre en embuscade par des troupes crétoises, voire même des résistants civils. Durant l'action, plus de 500 Crétois seront tués. Et deux mois après la prise de l'île, les parachutistes demeurés en tant que troupes d'occupation, feront régner sur l'île un climat de terreur et de torture qui tempère les qualités démontrées durant l'assaut de mai 1941.